

De quoi est faite la “culture” ?

Quand nous parlons de culture et d’interculturel nous ne savons pas forcément d’emblée de quoi il s’agit. Nous percevons la complexité culturelle, plus souvent grâce à la confrontation à d’autres systèmes culturels plus que par la connaissance de notre propre culture. Et nous distinguons rarement les niveaux de perception des différences culturelles. Nous allons donc essayer de faire ce travail de différenciation afin de mieux préciser les niveaux de perception auxquels nous sommes involontairement, et même souvent contre notre gré, confrontés.

Des définitions

“Une culture est la configuration des comportements appris et de leurs résultats, dont les éléments composants sont partagés et transmis par les membres d’une société donnée”. (Ralph Linton, *Le fondement culturel de la personnalité* Dunod 1995 p. 33).

La culture c’est “l’ensemble des schémas formels du comportement constituant le noyau autour duquel se placent certaines adaptations informelles” (T.E. Hall, *Le langage silencieux*, Seuil p. 111).

Nous entendons donc par “culture” l’ensemble des représentations, des comportements ritualisés, conscients et inconscients, des modes de pensée, des a priori, des références de justification, qui servent d’intégration, de repère et de cohésion à un groupe donné et par rapport aux autres groupes culturels.

Chaque culture se définit comme origine et comme aboutissement. Chaque culture est une réponse à la question “d’où venons-nous”, à la question des origines. (D. Sibony, *Les trois monothéismes, Entre-deux*, Seuil 1992). Les cultures doivent être distinguées des “nationalités”, qui sont d’un autre ordre. Longtemps on a associé « culture » à nation. Or une nation est souvent constituée d’un ensemble d’ethnies différentes, sans compter qu’il y a aussi différentes cultures religieuses, familiales dans un même ensemble. D’une approche interculturelle entre les cultures nationales il est urgent de passer à **une approche transculturelle** : même s’il peut être rattaché à des grands ensembles, chaque individu est porteur de différentes influences culturelles.

Différentes perceptions

Il y a différents niveaux de perception des différences culturelles à considérer. Lorsqu’on s’attache à ce qui est le plus directement visible il arrive qu’on porte immédiatement un jugement sur ce qu’on croit être la cause du dérangement. Lorsqu’on approfondit un peu et on peut arriver à formuler des conflits de valeurs. Mais très souvent on reste prisonnier d’une hiérarchisation de ces valeurs (“La civilisation occidentale est supérieure à la civilisation ...”, p. ex). Pour sortir de cette attitude d’intolérance, il faut atteindre encore un troisième niveau de perception, celui autour duquel toutes les valeurs d’une culture s’organisent pour former un tout cohérent lequel s’est élaboré au fil de l’histoire pour répondre aux défis provoqués par l’environnement géographique, politique, économique, social etc.

Les « clichés », « préjugés » et « stéréotypes » comme jugements qui stigmatisent

Il y a un premier niveau de perception qui s’attache à ce qu’on croit savoir et s’exprime sous forme de « clichés » : Colombie = drogue = FARC, Afrique = désert = faim, Russie = mafia etc qui fait qu’une personne relevant de ces territoires et immédiatement associée à l’un de ces clichés, avant d’avoir à dire quoique ce soit. Que ressentirions-nous si allant dans un pays du sud nous entendions « France = colonialisme » ? Puis on s’attache à ce qui est visible : cela peut être la couleur de la peau, mais aussi des modes vestimentaires, alimentaires, culturels (danse, musique...), ou comportementaux (comment on se salue, comment on élève les enfants, comment on mange...). Ce premier niveau de perception des différences va nourrir bien des “**préjugés**” qui renvoient à des peurs : j’ai peur car ce comportement me fait perdre mes repères : il est noir, pauvre, immigré... donc je me méfie. Pour se rassurer chaque système culturel va produire des « **stéréotypes** » qui permettent de recréer des repères, du style “les allemands sont disciplinés”, “les français sont jouisseurs”, “les arabes sont fainéants”, les “juifs sont radins”, “les roms sont voleurs”, “les noirs....” etc. On pourrait être tenté de faire un travail pour combattre ces préjugés et stéréotypes : d’une part parce qu’ils blessent les individus de telle ou telle origine qui se sentent dévalorisés par cette globalisation, d’autre part parce que cette globalisation elle-même est forcément réductrice : il est intolérable de réduire un ensemble culturel (car il s’agit toujours d’ensembles) à un comportement donné. Mais ce serait faire un travail en superficie car l’expression de ces préjugés et stéréotypes est le résultat d’une perception plus profonde qui reste tue. De la même façon qu’il est tout à fait inopérant de fournir des chiffres vrais sur l’état de la délinquance ou sur la proportion de personne immigrées à des personnes qui tiennent des propos racistes, il est inopérant de vouloir « combattre » des préjugés et stéréotypes. De fait ils permettent de maintenir ou de justifier des différences sociologiques (cf Michel Wieviorka, *L’espace du racisme*, Seuil 1991 p. 95 ss). Pour approfondir voir P.A. Taguieff, *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles*, Gallimard 1987).

Une confrontation de valeurs

Ces préjugés et stéréotypes renvoient donc à un deuxième niveau de perception qui est de l’ordre des **valeurs**. En effet, les comportements et habitudes des membres d’un même ensemble culturel s’appuient sur un système de valeurs et il est bien probable que nous ayons des différences de valeurs en ce qui concerne la place de la femme, des enfants ou des vieux dans la société, la conception de l’éducation, du rapport à l’autorité, du management d’équipe, de la place de la spiritualité, des formes de vie collective etc. Mais là, il est déjà possible de travailler sur ces valeurs en les confrontant à une référence maintenant universelle qui est “la déclaration universelle des droits de l’Homme”. Certains pourront épiloguer sur une conception trop occidentale de cette

définition des “droits de l’Homme”, mais il est pourtant globalement acquis qu’elle peut servir (en attendant d’être complétée par la définition de nouveaux droits du travail, de l’environnement, de la santé ou de l’éducation) de référence commune à toutes les cultures du monde parce qu’elle a été approuvée par l’ensemble des grands systèmes culturels représentés en 1948. Cette définition commune marque un très grand progrès dans la transformation des conflits interculturels et internationaux. Elle a souvent été utilisée par des “résistants” contre l’application unilatérale du droit par leurs propres gouvernants ou elle est à la base du processus qui permet, à l’image du tribunal de Nuremberg, de créer progressivement une législation universelle (Cour de justice européenne, Comité des droits de l’Homme des l’ONU, Cour pénale internationale). Pourtant il est indéniable que les différentes cultures, ou les différentes structures étatiques imprégnées de ces cultures, appliquent les principes de cette déclaration de différente façon. Sans doute des préoccupations politiques rentrent-elles en compte. Mais peut-être faut-il envisager que les mots cachent des représentations différentes selon les cultures. Si l’on prend les concepts de “Personne”, de “Droit”, il est évident que ces mots recouvrent des compréhensions différentes en France, en Chine, en Nouvelle-Calédonie ou au Guatemala.

Les racines enchevêtrées de la culture

Ces conflits de valeurs, qui sont maintenant chez nous gérés au niveau juridique, puisent leurs racines encore plus profond dans ce qu’on pourrait appeler des “**présupposés de base**”. Ces présupposés sont inconscients, du moins aussi longtemps qu’ils n’ont pas été révélés à travers un travail parfois douloureux, parce que provoqué par des conflits. Ces présupposés de base conditionnent l’organisation de notre savoir, de nos automatismes et de nos valeurs. C’est la couche la plus profonde de notre culture. Or c’est précisément à ce niveau que se jouent les véritables conflits. Et il est impossible de les dépasser, de les transformer, si nous refusons d’accéder à ce niveau de conscience.

On peut ainsi définir des couples de ces présupposés, qu’on appelle alors des “antagonismes”, et qu’il faut concevoir comme des “préférences”. Si l’on considère l’antagonisme “individuel - collectif”, il est évident que les cultures occidentales sont plus structurées autour du pôle “individuel” et les cultures africaines/ orientales / sud-américaines plus structurées autour du pôle “collectif”. Encore faut-il considérer qu’il y a des accents plus ou moins forts à l’intérieur de tous ces ensembles. Cela ne signifie pas que les occidentaux ne savent pas travailler en groupe, ou les autres agir en individu. Cela veut dire que les occidentaux regardent ce rapport “individuel - collectif” à partir du pôle “individu” et les autres à partir du pôle “collectif”. Idem pour le rapport “liberté” - “contrainte”, très lié au précédent.

Il est possible de déterminer toute une série de ces antagonismes autour desquelles chaque culture se structure :

- | | | |
|---------------------------------|---------------------------|------------------------------------|
| - relation – production | - intégration – exclusion | - nomadisme – sédentarité |
| - proximité - distance | - limites – frontières | - sécurité – précarité |
| - temps événement - temps cadre | - tradition – modernité | - rationnel – émotionnel |
| - transcendance - immanence | - sacré – profane | - majorité - minorité |
| - pouvoir - autorité | - contrainte – liberté | - connaissance - action |
| - obéissance - désobéissance | - soumission – révolte | - regard soutenu - regard indirect |
| - supérieur - inférieur | - élite - peuple | - extraversion – introversion |
| - explicite - implicite | | |

Le travail de médiation dans les conflits va consister à faire dire ce que chaque protagoniste entend sous chaque mot important, ce qu’il associe comme valeurs et comme représentations à ces mots. La prise de conscience de ces non-dits servira de base à une négociation et permettra à chacun de faire un pas l’un vers l’autre sans renoncer à ce qui fait partie de son propre système culturel.

Pour approfondir sur cette notion de “dynamique des antagonismes” on consultera les ouvrages de J. Demorgon, *Complexité des cultures et de l’interculturel*, Anthropos 1996 380 p., et du même auteur *L’histoire interculturelle des sociétés*, Anthropos 1998, 315 p.